

GISÈLE & CLAUDE B.

Nos "vieilles branches "

BIOGRAPHIE

(Extraits)

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

© Février 2020

Préambule

Nous héritons tous, de nos ascendants, d'une caractéristique physique, d'une expression, d'une couleur d'yeux, d'une silhouette, d'un trait de caractère, d'une qualité, d'un défaut... Nous n'y pouvons rien, c'est la nature... Mais, au-delà de ce qui est visible, que savons-nous de nos ancêtres, des membres de notre famille, même proches ? Comment ont-ils vécu ?

Le but de cet ouvrage est de créer un lien entre les anciennes et les nouvelles générations. Son message se veut des plus modeste, car beaucoup d'éléments nous sont inconnus. Mais nous espérons que ce recueil sera aussi exact que possible. Aussi, vous, les jeunes, destinataires de ces lignes, qui avez la chance de connaître vos grands-parents, ne faites pas comme nous : interrogez vos proches pour qu'ils se racontent afin de connaître et surtout de transmettre le passé, même si, tant s'en faut, il n'est pas toujours glorieux ! Cela vous permettra d'être, comme nous souhaitons, à travers ce livre, un relais familial au cours des ans.

Ce récit n'est pas réellement une biographie. Nous avons voulu nous situer dans le temps et faire en sorte que la mémoire se transmette plutôt qu'elle ne se perde, pour que nos descendants ne restent pas dans l'ignorance

de l'histoire familiale. Nous avons entrepris de dresser la généalogie de nos familles. Vous en êtes tous destinataires et vous découvrirez et connaîtrez partiellement vos ancêtres. Par la suite, nous vous tiendrons informés de nos recherches. Cela vous permettra de compléter les documents dont vous disposerez.

Dans un premier temps, nous nous ferons historiens (excusez du peu !) des familles Morel et Breton. Par la suite, nous parlerons de nous, les Breton-Morel, et de nos descendants. Une longue histoire (de soixante ans). Alors, patience et bonne lecture !

La famille Morel



De gauche à droite : Tante Denise, Grand-père Georges Morel, Odette Thiron Morel, Grand-père Adolphe Thiron, Grand-mère Raymonde Mabilie Morel, Grand-mère Augustine Leprou Thiron et Marie Levailant.

À notre connaissance, le premier porteur du patronyme Morel vivait à la fin du Moyen-Âge, entre les XIIIe et XIVe siècles. Ce nom a trois origines probables. La première est relative à la couleur de peau, mate comme celle des Maures venus d'Orient. La deuxième pourrait être reliée au culte voué à Saint-Maur (ou Saint-More) et au nom de baptême en vogue qui en découle au Moyen-âge. Enfin, ce patronyme pourrait désigner des

gens originaires de villages ou hameaux éponymes : Valmorel, Saint-Morel, La Croix Morel... dans lesquels *morel* signifie *maison*. Certains blasons des Morel comportent une tête de maure, un cheval, des léopards (Morel Daubigny–Normandie), des étoiles, des croissants...

Venons-en à nos plus proches parents retrouvés à ce jour, originaires de Seine-Maritime, du Havre et de ses alentours (Fontaine-la-Mallet, Montivilliers, Sanvic), d'Yvetot, notamment... Il s'agit d'une vieille famille normande. Nous avons pu remonter jusqu'en 1710. Les métiers exercés par les Morel sont très divers : cultivateur, cordier, garde de moulin, scieur de pierre, charpentier, tisserand, terrassier, ouvrier en filatures, repasseuse, maçon... C'est dans ce dernier milieu que mon grand-père Georges rencontra son épouse Raymonde Mabile. Leurs pères étaient tous deux maçons. Je connais peu de choses sur mes ancêtres. Les seuls éléments connus sont contemporains.

Georges, mon père, naquit le 3 avril 1913 au Havre, au numéro 18 de la rue Collard. Sa famille y était implantée de longue date. Son père, également prénommé Georges, possédait une entreprise de maçonnerie (transmise par son père Édouard Georges), qui connut une période florissante.

Ma grand-mère paternelle, Raymonde Mabile, havraise elle aussi, fut repasseuse et tenait un atelier au

numéro 96 de la rue de Phalsbourg (aujourd'hui rue Gabriel Péri). Par son mariage, le 22 décembre 1911, elle connut une ascension sociale importante. Non seulement, elle put s'affranchir de tout travail, mais elle employa du personnel de maison : femme de ménage et cuisinière. Symbole d'aisance sociale, le couple possédait une cabine de bains sur la plage de Sainte-Adresse, commune chic de la banlieue havraise. Aux beaux jours, la famille y passait des heures à la pêche aux coquillages. Raymonde affectionnait particulièrement les grosses huîtres, les pieds de cheval. Elle sortait beaucoup aux spectacles (concert, théâtre, cirque et cinéma) et y emmenait ses deux enfants. Mon père apprit le violon durant sept ans, non pas par choix personnel, mais par amour pour sa mère qu'il ne voulait pas décevoir. Sa sœur Denise apprit le piano. Forcés à ces apprentissages, les deux enfants devaient "se produire" devant les invités. Se souvenant de ces expériences désagréables, Papa ne voulut pas que j'apprenne le piano lorsque j'en manifestai le désir.

Raymonde décéda d'une tumeur à l'âge de 44 ans, le 22 septembre 1932. Mon père, alors âgé de 19 ans, qui adorait sa mère, sa nature de bonne vivante, son caractère enjoué, son goût pour le spiritisme, apprit à cette occasion que son père entretenait une liaison de longue date avec une autre femme, Madeleine Tourant. Doté d'un fort caractère, il n'apprécia pas la nouvelle et se

fâcha avec son père. Malgré ce différend, il proposa à mon grand-père de reprendre la gestion de l'entreprise. Ce dernier refusa. Le 27 avril 1934, mon grand-père épousa sa maîtresse, de onze années sa cadette. De cette union naquit Éliane, le 7 mai 1938.

.../...

Georges, mon père



Mon père était titulaire d'un brevet de fin d'études, d'un brevet d'études supérieures et d'un brevet d'interprète d'anglais. Jeune homme très actif et sportif, il pratiquait basket, gym, natation, boxe, voile... sortant souvent avec ses amis sur la plage de Sanvic. Intellectuel, très érudit en histoire et en littérature, imbattable sur Napoléon et de Gaulle, il était également amateur de jeux de cartes et

d'échecs, rédacteur de grilles de mots croisés pour un journal local, sous le pseudonyme de "Max la terreur". Il s'intéressait aussi à la photo. À Stains, il installa une chambre noire dans un placard. Je partageai parfois ce hobby avec lui.

Papa avait des idées bien arrêtées, mais c'était un homme ouvert à toute discussion. Il était également bon vivant, jovial, fin gourmet, connaisseur en vins et en alcools. Son péché mignon était la pêche à la ligne, en rivière ou en mer. Les proches qui l'assistaient préféraient la mer : combien de fois, Maman et mes frères durent démêler les fils pris dans les arbres ou dans les broussailles, au bord des rivières ! N'ayant pas de très bons yeux, ni trop de patience, Papa prétendait qu'il "*n'y voyait goutte*"...

Il effectua son service militaire au 3^{ème} Régiment de Génie, à la caserne Turenne d'Arras, du 15 octobre 1934 au 15 Octobre 1935. Il en sortit avec le grade de brigadier-chef et un certificat de bonne conduite, "*ainsi qu'il convient à tout bon bidasse*", comme il se plaisait à dire.

Papa fut rappelé le 5 septembre 1939, quelques jours avant ma naissance, à la caserne Turenne, pour une mobilisation de courte durée : il fut fait prisonnier le 4 juin 1940 à Dunkerque. Dirigé vers le camp de Cambrai, il s'en échappa le 21 septembre 1940 dans des circonstances assez floues. Il descendit du train qui devait

l'emmener et, grâce à sa maîtrise de la langue anglaise, réussit à se mélanger à un groupe de prisonniers britanniques. Il trouva refuge chez des cambrésiens qui lui fournirent des vêtements civils. Entre-temps, Maman avait quitté Stains avec Alain et ma grand-mère pour s'installer chez des cousins à Ablon, dans l'attente de ma naissance. Papa réussit à nous rejoindre et me découvrit. Je venais d'avoir un an. Il rejoignit ensuite la zone libre à Châteauroux où il fut démobilisé le 21 octobre 1940 et affecté dans la réserve avec le grade de sergent. À Cambrai, Papa avait proposé à deux camarades prisonniers, dont mon parrain René Lepape, de l'accompagner dans sa fuite. Ils renoncèrent... et furent retenus prisonniers quatre ans en Allemagne.

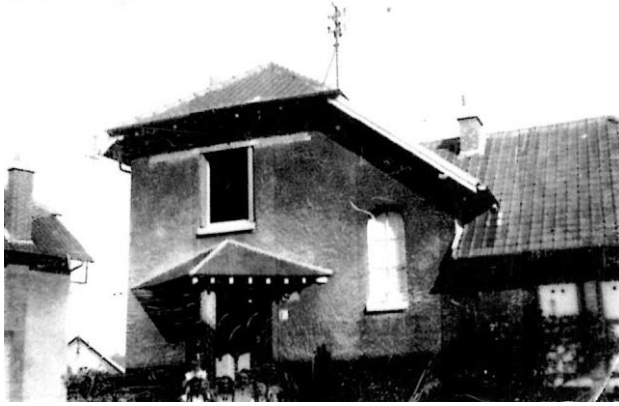


La Citroën B14 de mes parents.

Mes Parents possédaient une *Citroën B14* de 1928, un véhicule de 9 CV d'une valeur de 5000 francs, que l'armée d'occupation, toujours avide, s'empressa de

s'approprier sans la moindre gêne. Au demeurant, il nous restait nos sabots en peau de lapin et nos godillots...

Je ne connais que succinctement la carrière professionnelle de Papa avant son mariage. Ses parents avaient pu lui permettre de poursuivre des études. Comptable de formation, il travailla au Havre dans les domaines maritime et portuaire, comme transitaire, peut-être. Y était-il également interprète d'anglais ? Son ambition se heurtant souvent à l'autorité de ses supérieurs hiérarchiques, il changea fréquemment d'employeur au cours de sa carrière. Sa formation lui permit d'occuper principalement des fonctions de comptable et de gestionnaire de personnel, d'abord à la société Nobel de Stains, à partir de 1936. En 1945, ne s'y plaisant plus, il démissionna et remit également la démission de Maman, sans en parler à l'intéressée ! Il va sans dire qu'elle accueillit assez mal cette décision. La démission de mes parents les obligea à déménager, leur pavillon de la rue de Romaincourt appartenant à la Société Nobel. Grâce à l'intervention de Marthe Lepape, épouse de mon parrain, qui avait un poste important aux HLM de Paris et de la banlieue, ils obtinrent, en avril 1945, un pavillon entouré d'un jardin, au numéro 7 de la rue Léon Brochet à Stains. Ce n'était pas bien grand, mais nous nous plûmes beaucoup dans cette maison située tout près du centre-ville.



*Notre pavillon, au numéro 7 de la rue Léon Brochet à
Stains.*

Maman retrouva un emploi aux Balances Duthion, à Saint-Denis, près de la caserne, à cinq kilomètres de la maison. Elle pouvait s'y rendre à vélo. De son côté, Papa fut embauché à la Compagnie générale du caoutchouc, à La Plaine Saint-Denis, puis aux Forges de Strasbourg à Saint-Denis.

Il travailla ensuite rue du Louvre, à Paris, au journal *Chez nous*, un hebdomadaire féminin en vogue à l'époque. Il occupa son dernier emploi dans l'entreprise Macron à Gonesse, une entreprise de fabrication de moules industriels. Il put y déployer toute son ambition car, le patron, malade, lui délégua tous pouvoirs. Cela ne dura malheureusement que peu de temps, car la femme du patron voulut reprendre les rênes de l'entreprise. Le rêve de papa, d'être pleinement responsable, se brisa. Perdant toute indépendance et toute latitude à mettre en valeur ses

qualités et son sens des responsabilités, il sombra dans une profonde dépression, dont il ne se remit jamais totalement. En 1967, il dut arrêter de travailler pour des raisons de santé. Il avait cinquante-quatre ans et souffrait d'une artérite causée principalement par son addiction au tabac. Dans les années 1970, son médecin lui prescrivit une cure de trois mois à Bondigoux, au sud de Montauban.

Ce séjour lui fut bénéfique, au moins provisoirement, mais Papa s'y plut moyennement. Son goût de la liberté lui fit faire quelques entorses au règlement. Comme au temps de sa jeunesse et de son service militaire, il prit l'habitude, en compagnie d'autres malades, de faire le mur l'après-midi, pour passer quelques moments au café du village, y jouer aux cartes et en rapporter, discrètement, ce qui manquait le plus dans l'établissement de cure : cigarettes et boissons.

À son retour, gare de Lyon, Maman et mes deux frères l'attendaient. Thierry arborait, selon la mode de l'époque, une chevelure longue et opulente. Papa, le prenant pour une jeune fille, l'accueillit par un chaleureux "*Bonjour Mademoiselle*",. Je vous laisse imaginer la surprise de tous, constatant que ce n'était pas de l'humour...

.../...

Odette, ma mère



Odette, ma mère, vers 1920.

Les parents d'Odette, Louise Augustine Leprou, dite "Augustine", et Adolphe Thiron, tinrent un café à Manneville-la-Raoult, puis un restaurant Place Morny à Deauville. Ils furent ensuite titulaires de la Conciergerie de l'usine Nobel de la Rivière-Saint-Sauveur, une usine de matières plastiques pour la fabrication, notamment, de poupées en celluloïd, très prisées par les petites filles de

l'époque.

Issue d'un milieu rural qu'elle n'affectionnait pas particulièrement, Odette eut une enfance heureuse et protégée de fille unique, très gâtée par son père. Un juste équilibre de discipline était assuré par une mère gentille mais rigoureuse. Seul bémol dans cette enfance privilégiée, le penchant de son père Adolphe pour l'alcool. Odette dut souvent aller le chercher dans un des nombreux bistrots de La Rivière Saint-Sauveur (il y en avait sept ou huit ; aujourd'hui, il n'en subsiste qu'un) pour le ramener, tant bien que mal, à la maison.

Si Odette avait beaucoup de tendresse pour son père, Augustine avait moins d'indulgence pour le comportement de son mari. Ma grand-mère était très consciencieuse dans son travail et ne sortait que très rarement de l'enceinte de l'usine, y compris les dimanches. En dehors de son travail de concierge, elle préparait fréquemment des repas dominicaux pour les invités du directeur. Elle était d'une nature humble et serviable, d'une patience et d'une gentillesse à toute épreuve. Dieu sait combien Alain et moi l'avons fait enrager.

Ma mère avait une affection particulière pour Rose Léonie Vaquet, sa grand-mère maternelle, dont la photo ne quittait pas sa table de chevet. Rose termina sa vie chez sa fille Augustine, à La Rivière Saint-Sauveur. Elle y décéda en 1928.



Rose Léonie Vaquet, mon arrière-grand-mère maternelle.

Les dimanches, Odette sortait souvent avec son père. Tous deux se rendaient fréquemment au Mont Joli, près de la chapelle de Notre-Dame de Grâce, sur les hauteurs d'Honfleur, pour assister aux matches de football. Aller et retour, ils parcouraient ainsi à pied une dizaine de kilomètres. Ils allaient aussi quelques rares fois rendre visite à la famille paternelle rouennaise qu'Adolphe appréciait peu. Il était ouvrier, alors que nombre de ses cousins étaient notables, religieux... Républicain convaincu, il n'hésitait pas à le proclamer haut et fort et se heurtait le plus souvent, dans sa famille, à des opinions divergentes. Il devait aussi certainement refaire le monde dans les cafés de La Rivière Saint-Sauveur...

Maman fit partie d'un groupe de théâtre à La Rivière-Saint-Sauveur. Elle s'y épanouissait et fut recrutée, après sélection, pour jouer, notamment, *Le Bourgeois Gentilhomme*.



Maman (2^e à partir de la gauche), en représentation théâtrale, vers 1928.

Ma grand-mère Augustine souffrit de nombreux problèmes gynécologiques. Une cartomancienne lui prédit une unique grossesse. Elle accoucha d'Odette à l'âge de 39 ans et ce fut, effectivement, son seul enfant. Faut-il croire aux diseuses de bonne aventure ?

Mémé avait deux frères et une sœur. L'un de ses frères, Pierre, fut tué en 1915 à Verdun, lors de la première guerre mondiale. Il laissa une veuve et cinq orphelins, un garçon et quatre filles, dont ma grand-mère

s'occupa beaucoup. Le second frère, Edmond, eut six enfants, une fille et cinq garçons. Odette, fille unique, avait donc de nombreux cousins et cousines. Léonie, la sœur de Mémé, mariée à Alphonse Lebas et maman de deux enfants décédés en bas âge, décéda sans descendance le 26 juillet 1913.

Odette suivit sa scolarité à La Rivière-Saint-Sauveur. Petite fille sage, studieuse et bonne élève, elle obtint son Certificat d'études primaires, puis suivit des cours de sténo dactylo à Honfleur, chez Monsieur Lelandais, en vue de passer un CAP. Bien plus tard, Claude prit des cours auprès de ce même Monsieur Lelandais. À l'âge de seize ans, Odette fut embauchée comme secrétaire à la société Nobel à La Rivière-Saint-Sauveur. Elle continua de vivre chez ses parents, à deux cents mètres de son bureau. La situation présentait autant d'avantages que d'inconvénients. À plusieurs reprises, elle effectua des heures supplémentaires non payées. Il lui arriva également d'être "réquisitionnée" le soir pour des tâches urgentes. Elle était "sous la main", corvéable à merci.

D'un caractère enjoué, Odette n'engendrait pas la mélancolie. Elle aimait la vie et ses surprises, toujours encline à la fantaisie, toujours partante pour une promenade au pied levé. Elle était aussi excellente cuisinière, "*épouse sans défaut*", aux dires mêmes de Claude, qui affectionnait particulièrement sa "*belle-doche*" !

Alain, mon frère

Une enfance complice trop vite écourtée



Le 3 juillet 1937, naquit Alain, premier enfant d'Odette et Georges, appelé "Cocotin" par ma mère. Il fut baptisé, le 14 août 1937, en l'église de l'Assomption de Stains, église dans laquelle il fit également sa communion, le 15 Mai 1949. Enfant désiré et choyé, il fréquenta l'école du Globe à Stains, puis l'école des Frères, rue des Ursulines à Saint-Denis. Il fut enfant de chœur et scout.

En 1949, victime d'une hépatite, il séjourna durant trois mois dans un aérium, à Montcel en Savoie. Cette

séparation fut difficile pour lui comme pour nous. Maman et moi lui confectionnions des cakes aux fruits que nous lui expédions. Maman lui tricotait de beaux pulls... Avant son départ, nous nous étions querellés et je lui promis qu'à son retour je me vengerai et lui tirerai les cheveux. Lorsque, lors de nos retrouvailles, je mis ma menace à exécution, Alain, qui avait oublié la vengeance annoncée, cria, probablement plus de surprise que de douleur. Papa intervint aussitôt et éleva la voix : "*Vous n'allez pas déjà recommencer*"... En réalité, Alain et moi, nous nous entendions très bien. Nous étions très complices, dans nos jeux comme dans nos bêtises. Comme nos parents travaillaient la journée, nous étions gardés par notre grand-mère. Après son décès en 1945, nous pûmes profiter de trois ans et demi de liberté ou plus exactement de semi-liberté. Nous faisons tout ce qu'il était possible de faire pour échapper au contrôle paternel. Alain confectionnait des billets qui me permettaient de faire l'école buissonnière. D'autres copains faisaient de même et, tous ensemble, nous nous enfermions dans la cave de la maison pour jouer. On pouvait y entrer par un soupirail qui permettait d'accéder à un vide sanitaire dans lequel étaient entreposés des objets inutilisés depuis le déménagement. Nous y trouvâmes des lettres de nos parents datant de leurs fiançailles, des lettres de mon père datant de son service militaire et de la vaisselle qui, bien sûr, fut cassée lors de nos explorations.

Un jour, Alain, Madame Théron (notre couturière) et moi, étions dans la cuisine, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Derrière celle-ci, apparut le visage furibond de Papa. Il interpella Alain en ces termes : *"Il y en a un ici qui ne doit pas être fier !"*. Le calme avant la tempête ! En une minute, tout fut déballé. Un Frère de l'école avait téléphoné à Papa pour l'informer qu'il était surpris de ne plus voir Alain à la cantine. Mon frère dut avouer qu'il gardait l'argent de la cantine pour s'acheter de quoi manger le midi au bord de l'eau, à La Plaine-Saint-Denis, tout en s'adonnant à la pêche. En revanche, il ne nous apprit pas où il cachait son petit matériel de pêche... Papa n'était pas content, mais je crois qu'au fond de lui, il comprenait très bien son fils. Lequel reprit sagement le chemin de la cantine.

Le jeudi, avec deux ou trois amis du voisinage, nous rendions parfois à pied pour pêcher dans les étangs de Dugny, près du Bourget. On se gardait bien de rentrer tard, car les consignes de nos parents étaient précises : faire le ménage et préparer les légumes pour la soupe du soir. Le matin, des copains venaient à la maison et nous jouions. L'après-midi, après leur départ, nous nous acquittions des tâches rituelles confiées par nos parents, sans oublier les devoirs, bien sûr.

Un après-midi, je montai avec Alain dans la chambre de nos parents. Nous eûmes une idée qui nous sembla lumineuse : nous suspendre au lustre et entreprendre de le

faire tourner. Après quelques tours de manège, la fixation céda et nous nous retrouvâmes au beau milieu du lit. Lorsque Maman rentra, nous n'en menions pas large et prîmes les devants : "*Nous avons entendu du bruit à l'étage*". Maman, qui n'était certainement pas dupe, nous dit simplement : "*On verra ça plus tard*". Ce soir-là, Papa assistait à une réunion du RPF (le Rassemblement du peuple français, un mouvement gaulliste créé en 1945) et nous devons dîner rapidement. À l'heure du coucher, nous montâmes avec maman qui, ébahie, découvrit le lustre gisant sur le lit, mais heureusement intact. Elle dut bien se douter qu'il n'était pas tombé tout seul. Mes souvenirs sur les conséquences de cet événement ne sont pas très précis, mais je présume que le lendemain matin nous en entendîmes parler... Un autre jour, nous eûmes l'idée d'entreprendre un travail de couture. Ignorant tout du fonctionnement de la machine à coudre, la seule chose que nous réussîmes à faire fut de casser la canette et d'accuser le chat ! Je ne suis pas certaine que nous ayons réussi à convaincre nos parents, ni la couturière qui vint le lendemain.

Lorsque Papa rentrait, nous redevenions "sages comme des images". C'était l'heure des leçons à réciter et des devoirs à présenter. Bien souvent, Alain me soufflait derrière le dos de Papa.

J'étais assez grimacière... Un midi, après déjeuner, tout en se lavant les mains, Papa me fit une remarque que

je n'appréciai pas. Je contestai silencieusement, lui tirant la langue derrière son dos. Malheureusement, il y avait au mur, une glace dans laquelle Papa me vit. Il se retourna prestement et me flanqua une "rouste" carabinée. Cela fut si soudain et si violent que Maman et Alain en pleurèrent. Je ne fus pas guérie des grimaces pour autant...

Chaque été, Alain et moi allions en vacances chez des cousins près d'Honfleur. Nous prenions le train à la gare Saint-Lazare à Paris. Il me revient une autre anecdote de nos bêtises de gamins. À la maison nous avions le droit, occasionnellement et sous contrôle paternel, de fumer une cigarette après le repas dominical. Dans le train qui nous menait en Normandie, il nous arriva de fumer je ne sais quelle herbe que nous avions fait sécher. Une bonne âme, qui sans doute nous connaissait, dût nous voir, car l'anecdote fut rapportée à nos parents qui, bien sûr, nous réprimandèrent...

Durant ces vacances d'été, Alain demeurait à Fourneville, chez Edmond Leprou, cousin germain de notre mère, agriculteur et maire du village. La ferme qu'il y exploitait et où il vivait avec sa femme Alice, était un ancien relais de chasse de Madame de Montpensier. De mon côté, je logeais à Fiquefleur, chez Georgette et Marcel Leprou, un autre cousin germain de ma mère, lui aussi agriculteur et maire de son village. Chacun de notre côté, nous passions, dans la campagne normande, d'excellentes vacances et nous nous rencontrions

quelquefois le samedi au marché d'Honfleur.

En 1951, Papa eut-il un pressentiment ? Toujours est-il qu'il ne tenait pas trop à ce que nous partions en vacances. Néanmoins, comme nous devenions de plus en plus turbulents – Papa menaça de nous mettre en pension à la rentrée –, il devait être soulagé par cette perspective de vacances... pour toute la famille !. Devant la très hypothétique menace paternelle, Alain, vaillant chevalier, me déclara: "*Si Papa nous met en pension, je viendrai te chercher et nous partirons tous les deux*". Cette affirmation, proclamée avec autorité devant les copains, faisait sans doute très virile. Cette année-là, notre départ en vacances fut un soulagement pour Maman qui souffrait d'arthrite et devait s'occuper de notre jeune frère Gérard, âgé de trois ans.

Vers la fin des vacances, le 20 septembre, Edmond entreprit de vider le grenier encombré de la mairie. Il se fit aider par Alain et Madame Trolong, la directrice de l'école, avec laquelle il entretenait une relation autre que concitoyenne. Vers 9h00, après avoir entrepris le déménagement de divers objets, Alain déplaça une caisse. Dès qu'il la reposa au sol, elle explosa, lui déchiquetant le bassin et les jambes. Il ne put prononcer qu'un seul mot : "*Maman*". Ce même jour, qui devait être un moment de retrouvailles joyeuses, nos parents prenaient le train pour venir nous chercher. Vers midi, au moment où ils arrivaient à la gare, Alain décédait. Odette

et Georges furent accueillis à la descente du train par leurs cousins, qui savaient Alain blessé, mais ignoraient l'issue fatale. Mes parents n'apprirent la mort de leur fils qu'à leur arrivée à l'hôpital d'Honfleur. L'après-midi, ils m'emmenèrent le voir une dernière fois. Son visage était intact, toujours aussi beau.



Alain, en 1951.

Alain aimait beaucoup la campagne, aussi Papa décida de l'enterrer à Fourneville, tout près de la funeste mairie. Le jour de l'enterrement, on disposa devant l'entrée de la maison une tenture noire portant les initiales du défunt, comme c'était la coutume. Le corbillard était également orné de tentures. Durant la cérémonie, Gérard fut gardé par la famille de Jean Leprou, un autre cousin,

père lui aussi de jeunes enfants. Quelques jours après nous regagnâmes Stains, seuls avec notre peine. Pendant de nombreuses années, Papa ne dort quasiment plus, lisant beaucoup et s'intéressant au spiritisme... Malgré son fort caractère, ce fut probablement la présence de Maman à ses côtés qui le sauva d'un naufrage inéluctable. Celle de Gérard égaya l'ambiance de la maison.

Auparavant sévère avec ses enfants, Papa devint beaucoup plus tolérant, plus souple, sans toutefois devenir laxiste. L'année de deuil qui suivit la mort d'Alain fut une période sans radio ni musique. Maman fit teindre tous ses vêtements en noir. Je devais pour ma part porter un brassard noir. Au bout d'un an, le deuil fut transformé en demi-deuil, Maman agrémenta le noir, de vêtements gris et blancs. En 1953, à la naissance de mon troisième frère, Thierry, elle ne portait encore que ces trois couleurs.

Bien plus tard, en 1997, pour satisfaire une demande de Maman, Gérard entreprit des démarches pour faire apposer une plaque en mémoire d'Alain, sur la façade de la mairie. Le maire, Jean-Marie Delamare, me téléphona pour me demander quel texte je souhaitais y voir figurer. Je lui suggérai "*Mort pour rien*" ou "*Tué par l'occupant*". Finalement ce fut un "*Mort pour la France*", plus prosaïque et plus consensuel, qui fut retenu.

Nous n'avons jamais su ce qui s'était réellement passé ce sombre jour de septembre 1951. La mairie avait été

occupée par les troupes allemandes lors de la Seconde guerre mondiale. Qu'y avait-il exactement dans cette caisse, une mine, une grenade dégoupillée n'attendant qu'une manipulation innocente pour accomplir sa sale besogne ? Il aurait probablement fallu que ce bâtiment soit désaffecté, ou tout au moins déminé.

Papa, abattu par le drame, laissa son cousin Edmond s'occuper de tout et ne chercha pas à connaître les résultats d'une enquête probablement bâclée. Alain fut enterré dans une concession communale, recouvert seulement de terre. Edmond promit une stèle qui ne vint jamais. Cette situation chagrina mes parents, mais pour ne pas embarrasser leur cousin et, probablement aussi pour ne pas remuer de douloureux souvenirs, ils ne réclamèrent jamais rien. En 1966, Claude et moi fîmes réaliser cette stèle à la mémoire d'Alain. Cet épilogue n'est guère à l'honneur d'Edmond Leprou.

Depuis notre installation à Honfleur en 2004, dans nos conversations avec François Leprou, neveu d'Edmond et copain d'enfance de Claude (ils avaient le même âge), nous évoquons régulièrement la mémoire d'Alain qu'il côtoyait lors des vacances d'été. Il nous rapporte avec bonheur des anecdotes qui peuvent sembler futiles, des batailles d'œufs dans les poulaillers, des balades à vélo dans la campagne, le ramassage des foins... Ces petits riens ont pour moi l'incalculable valeur de souvenirs heureux, de moments complices.

Edmond partit, dit-on, quelques temps en Bretagne pour se remettre du drame. Il eut également une relation amoureuse et suivie avec Madame Trolong, troisième acteur des événements. L'accident les aurait rapprochés. Edmond continua de vivre chez lui, de manière totalement indépendante, avec Alice, une femme qu'il considérait davantage comme une domestique plutôt que comme une épouse. Alice était très agréable à vivre et supportait cet archétype du patriarcat.

Nous rencontrâmes également une ancienne directrice de l'école de Fourneville, Madame Van Den Bosch, et évoquâmes avec elle quelques derniers souvenirs d'Alain. Lors d'un voyage en car organisé par la commune de Fourneville au Mont-Saint-Michel au mois d'août 1951, elle voyagea à ses côtés et le trouva fort agréable. Alain était un peu rebelle, avait un caractère joyeux et bien trempé. Lors de sa disparition prématurée, je n'avais que douze ans, j'idéalise peut-être un peu.

Ce fut pour moi un drame personnel que j'osais rarement évoquer avec mes parents et qui me hante encore aujourd'hui. J'eus une petite enfance heureuse ; j'étais presque sage mais, entraînée par mon frère (ou était-ce moi qui l'entraînait parfois ?), nous étions souvent complices dans nos bêtises. Je me demande souvent comment auraient été nos vies s'il était resté parmi nous.

Pour clore ce sinistre chapitre, Edmond, qui avait de bons contacts avec le Préfet du Calvados et aussi en raison des circonstances du décès d'Alain, obtint pour lui cette mention "*Mort pour la France*", par décision ministérielle 123397 du 16 février 1967. Cette distinction me semble injuste vis-à-vis de nombreuses personnes qui moururent dans des circonstances similaires après les deux guerres mondiales. Je pense notamment aux nombreux marins-pêcheurs qui ramenèrent des engins explosifs dans leurs filets et qui périrent. Nos pensées vont vers eux et leurs familles.

Ma vie professionnelle

En octobre 1956, je fus embauchée chez *Liebig*, à la Courneuve, pour trois semaines, puis le 1^{er} novembre, chez *Les casques Franck*, une entreprise familiale juive d'Aubervilliers, spécialisée dans les casques militaires. Je me suis vraiment intégrée dans cette entreprise à l'ambiance familiale. J'y ai travaillé neuf mois jusqu'au transfert de l'entreprise à Pavillon-sous-Bois. Mon patron voulut m'offrir un scooter pour effectuer le trajet domicile-travail. Papa, toujours inquiet pour ma sécurité, opposa un veto définitif. J'ai regretté ce travail... et le scooter ! Durant cette brève période, le grand-père, Francky, un homme décharné aux yeux exorbités, qui avait probablement connu la déportation en camp de concentration allemand, doubla mon salaire, à la suite d'une requête présentée sur les conseils de mon père qui m'estimait sous-payée. Il y avait dans l'entreprise, un ingénieur allemand, nommé Schiller, que j'appréciais, mais que je me gardais bien d'évoquer à la maison : dix ans après la fin de la guerre, les Allemands n'étaient toujours pas bien vus.

Après ma journée de travail, je vendais le magazine *Chez nous*. Je me rendais au domicile des abonnés dans les immeubles de Stains et tentais de convaincre de nouveaux clients. Après ma semaine de travail, le

samedi, je faisais des extras au *Printemps*, à Paris. À cet emploi du temps déjà bien chargé, s'ajoutaient des cours du soir, de couture et de cuisine. Enfin, à l'école du Centre à Stains, je prenais des cours d'anglais en compagnie de deux amis : Henriette et Pierre Gernez. Pierre nous ramenait toujours à notre domicile. Par la suite, il devint officier de marine. Ce jeune homme compta beaucoup dans mon imaginaire.

Le 12 juin 1957, après ma démission des *Casques Franck*, je trouvai un emploi aux *Forges de Strasbourg*, à La Plaine Saint-Denis, une entreprise alsacienne spécialisée dans la fabrication d'huisseries et de mobilier métallique. Je partageais un bureau avec les deux standardistes de l'entreprise, des femmes plus âgées que moi. J'étais leur protégée et l'ambiance n'était pas toujours des plus studieuses. Régulièrement, elles m'aidaient à me faufiler dans le grand sac de courrier en toile de jute. Ainsi équipée, je faisais le tour du bureau en sautant... jusqu'au jour où le directeur me surprit et me m'ordonna d'intégrer un bureau occupé uniquement par des hommes, probablement jugés plus sérieux. Il fallut plusieurs rappels à l'ordre avant que j'obtempère, environ quinze jours plus tard. Outre mon travail de sténo dactylo, j'étais chargée de la réception des ouvriers maghrébins et, pour ce travail, installée dans une petite guérite à l'entrée de l'usine. En pleine guerre d'Algérie, la direction m'avait équipée d'un revolver dont je ne savais

pas me servir et qui fort heureusement ne me fut d'aucune utilité.

Aux *Forges*, je fis la connaissance de Bernard Vigier, un collègue qui me ramenait parfois à la maison, à moto. Cela me valut une frayeur le jour où, sur le trajet, j'aperçus mon père sur la plate-forme arrière du bus qui nous précédait. À l'époque, nous ne portions pas de casque, mais fort heureusement Papa ne nous prêta aucune attention. Il aurait été furieux de me voir enfreindre son interdiction de chevaucher tout deux-roues.

Après ma démission des *Forges de Strasbourg*, le 31 mars 1959, je travaillai six jours à la *Raffinerie de La Courneuve*, entreprise dont j'ai oublié l'activité, puis deux mois à la *Compagnie générale des papiers* à La Plaine Saint-Denis. En dehors de mon travail de secrétariat, l'après-midi, je réalisais des expériences sur le papier sulfurisé d'emballage du beurre dans un grenier infesté de souris. J'y travaillai sous la direction d'un ingénieur anglais avec lequel je me heurtai dès les premiers jours. Il dénigrait sans arrêt les Français. À la suite d'une remarque de trop sur ce sujet, je ne pus m'empêcher de lui rétorquer : "*Si cela ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à rentrer chez vous*". Ces paroles me furent reprochées par le directeur dès le lendemain. Quelque temps après, je quittai cette entreprise dans laquelle je ne m'étais jamais réellement adaptée.

Le 3 août 1959, j'entrai chez *Martini Rossi* à Saint-Ouen, entreprise dont je garde de très bons souvenirs. Tous les mois, l'entreprise sponsorisait le *Martini Club*, une émission télévisée de variétés. Les spectacles, gratuits pour les salariés de l'entreprise, avaient lieu sur la terrasse *Martini* aux Champs-Élysées. Je pus y voir notamment Dalida, Jacques Brel, Johnny Halliday et bien d'autres. Autre avantage de l'entreprise : une cantine quasi gratuite, 40 centimes de francs le repas. Mon chef de service, Monsieur Botta, ressemblait un peu à mon père et m'impressionnait. Mais je l'appréciais beaucoup. Le 31 juillet 1961, je quittai cette entreprise pour cause... de mariage ! Alors que le matin, je prenais de la sténo dans le bureau de Monsieur Botta, nous parlâmes de mon futur mariage et je fus surprise du tour que prit la conversation. Comme un père (il avait lui-même trois filles), il me parla ouvertement de l'homme et de la femme, des besoins de l'homme et de tout ce qui concernait un couple. Ayant eu le même discours quelque temps auparavant par mes parents, surtout par mon père, j'étais bien armée vis-à-vis de mon *futur*. Loin d'être choquée, j'appréciai ce préambule.

Avant de raconter les années 1960 et 1961, il me faut parler de mes frères, Gérard et Thierry, et m'attarder sur ce qui fut ma vie à Stains durant vingt-deux années.

Dernier acte d'une époque



Vers 1960.

Au mois d'août 1960, comme chaque année, je pris quelques jours de vacances chez mes cousins honfleurais. Cette année-là, mon père se montra plus réticent quant à mon départ. Avait-il un pressentiment ? Après quelques jours à Saint-Pierre-du-Val chez ma cousine Simone, fille

de Marguerite, cousine germaine de ma mère, je me rendis chez ma cousine Georgette, belle-sœur de Marguerite. Je séjournai ensuite à Honfleur chez Nicole, fille d'Émile Leprou, autre cousin germain de Maman. Nicole, Simone et moi avions le même âge. La famille de Nicole comptait six enfants. Son père tenait une droguerie et, le samedi, jour du marché, j'aidais au magasin. Le samedi 13 août, un peu avant midi, un client entra. Il sembla surpris de me voir. Après m'avoir saluée, il se dirigea directement vers la cuisine attenante à la boutique. Claude, puisque c'est de lui qu'il s'agit, venait rendre visite à son ami Philippe, frère de Nicole, François, son deuxième frère, étant à l'armée. Claude revint le soir chercher Nicole pour l'emmener au cinéma à Trouville et me proposa de les accompagner. Il nous emmena au café *Les Vapeurs* et là, je dégustai pour la première fois un *mystère*. Claude et moi, nous sympathisâmes et, à l'issue de cette soirée, nous souhaitions nous revoir. Nicole s'y refusa, prétextant que j'étais en vacances chez elle et estimant que je devais y rester.

En fin de semaine, en compagnie de cousins et d'amis nous nous rendîmes au bal des Routiers à Beuzeville. Claude s'y trouvant également, nous fîmes plus ample connaissance. Avant minuit, Michèle et Nicole partirent avec un ami, Marcel Aubert. Philippe, Laurette (une amie de Claude), Claude et moi-même

rentrâmes bien plus tard, en l'occurrence très tôt le matin, au soleil levant... Émile n'apprécia pas du tout et reprocha à son fils Philippe notre retour tardif. À vingt-trois jours près, je n'avais pas encore 21 ans. Je n'étais donc pas majeure et j'étais sous sa responsabilité. Le lundi suivant, je retournai chez Simone...

Un après-midi, Simone et moi, nous nous rendîmes à vélo jusqu'à Saint-Maclou, pour prendre un car qui devait nous emmener à Pont-Audemer. Alors que nous attendions à l'arrêt du bus, je vis arriver Claude au volant de sa 4 CV, accompagné d'une jeune fille. Il proposa de nous emmener à Pont-Audemer. Malgré mon désappointement de le voir si bien accompagné, j'acceptai sa proposition de nous véhiculer. Claude proposa également de m'accompagner le dimanche suivant à la gare de Lisieux. J'acceptai sans hésiter, mais je dus faire le trajet sous la surveillance de mes deux cousines... Sur le quai de la gare, il me demanda de le retrouver le lundi soir à la gare Saint-Lazare, car il prenait l'avion le lendemain matin pour l'Algérie. Il me fallut bien évidemment demander à mes parents la permission de rentrer tard ce jour-là. Je dus sûrement faire preuve de doigté pour l'obtenir. Nous nous quittâmes à minuit sur un quai de Saint-Lazare, après avoir convenu de correspondre régulièrement afin de mieux nous connaître.

Fin septembre, mes parents se rendirent comme de

coutume à Fourneville, sur la tombe d'Alain. Ils passèrent chez leur cousin Émile et en profitèrent, comme de bien entendu, pour glaner quelques renseignements sur Claude et sa famille. Ce qu'ils apprirent leur convint, fort heureusement, amplement...

Au cours des semaines qui suivirent le départ de Claude, nous échangeâmes une correspondance régulière. En novembre, mes parents reçurent une invitation qui m'était destinée, et qui m'invitait à me rendre en Algérie pour les fêtes de Noël. Ce jour-là, au retour de mon travail, je perçus un malaise. Par Claude, je connaissais l'arrivée imminente de cette lettre. Au ton de mon père, qui m'informa de l'arrivée du courrier, je sentis immédiatement qu'il allait falloir batailler pour obtenir gain de cause. Pour mon père, ce voyage n'était pas envisageable pour deux raisons. Premièrement, nous étions en pleine guerre d'Algérie. Deuxièmement, me dit-il, *"Nous ne connaissons pas les conditions dans lesquelles tu seras "logée"*. Sur ces mots, très en colère, je déchirai rageusement la lettre et lui *"intimai"* l'ordre de ne plus m'en parler. Ma colère, pour le moins inhabituelle, laissa mes parents sans voix. Ils me proposèrent rapidement un scénario de substitution, scénario qu'ils avaient certainement mis au point avant de m'en parler... Ils inviteraient Claude à passer les fêtes de fin d'année chez nous, à Stains, prétextant qu'ainsi, Claude ferait leur connaissance et ne me ferait courir

aucun risque. Tout bien réfléchi, peut-être n'avaient-ils pas tout à fait tort sur ce dernier point... Néanmoins, Claude et moi étions déçus. En m'invitant, Claude voulait me faire découvrir Alger et, ainsi, voir si la ville me plairait. La décision contrariait nos projets, mais pour Claude, rentrer en métropole, rencontrer mes parents et surtout me revoir, était un compromis satisfaisant.

Le vendredi 23 décembre, je me rendis à Orly où l'avion de Claude devait atterrir vers 22h30. Pour une jeune fille surprotégée par ses parents, cette expédition relevait de l'aventure. Je devais à l'époque prévenir mon père pour toute sortie, deux semaines à l'avance. Il n'aimait pas que je me rende à Paris (sauf pour le travail au *Printemps*) ni que je voyage seule. De mon côté, je n'avais aucun sens de l'orientation et, bien qu'habitant près de Paris, je n'avais aucune assurance pour m'y diriger. Je pris l'autocar au terminus Air France, sur l'esplanade des Invalides. Arrivée à Orly, prise de panique, je suivis un couloir et me retrouvai sur les pistes ! Je fus rapidement rappelée à l'ordre par une voix venue des haut-parleurs et ramenée sur le bon chemin par les services aéroportuaires. À cette époque, il était possible d'aller jusqu'aux avions à pied. Claude débarqua à l'heure prévue, vêtu d'un costume léger. J'avais, fort heureusement, apporté des vêtements que ses parents m'avaient expédiés, plus appropriés au climat de l'hiver parisien. Après trois mois de séparation, ce fut un grand

plaisir de se retrouver.

.../...



Aux de Ville d'Alger 1961
Route Vers le bonheur -

Mes racines

J'ai peu de souvenirs de ma famille. Le moins que l'on puisse dire est que mes parents étaient silencieux, de véritables tombes en réalité ! Le peu que je sais, je le découvris par bribes et parfois par hasard. Mes recherches généalogiques de ces dernières années me permirent de remonter jusqu'à René Breton, né en 1610, et de découvrir des ancêtres bûcheron, charretier, domestique, journalier, vigneron, meunier, boulanger... dans une région s'étendant entre la Sarthe et le Loir-et-Cher.

Jules Breton, mon père, était le neuvième de la fratrie. Son père, Julien, exerçait la profession de boulanger à Saint-Maixent (Sarthe). Outre la fratrie, la boulangerie comptait trois employés et, bien sûr, ma grand-mère Henriette.

Malgré sa petite taille, Henriette n'en était pas moins une maîtresse de maison qui avait à cœur de maintenir tout ce petit monde dans la discipline. Ainsi, lors des repas, que famille et employés prenaient ensemble, Henriette, qui se tenait à un bout de la table, de manière à tout contrôler, disposait d'une baguette en bois (qui n'avait rien de magique) suffisamment longue pour taper sur les doigts des uns et des autres en cas de mauvais

comportement ou de manquement au règlement qu'elle avait édicté. L'une des rares anecdotes rapportées par mon père est révélatrice de l'exigence de sa mère. Jules, qui n'aimait pas le gras de viande, essayait de l'écouler sous la table au profit des chats et du chien. Le stratagème échappait rarement à la sagacité de sa mère, qui le rappelait à l'ordre, lui disait " *Jules, donne-moi ton assiette*" et lui resservait au moins autant de gras que celui qu'il avait préalablement tenté de faire disparaître.

Jeanne, ma mère, fille d'Antoinette et de Clovis, avait deux frères, René et Maurice, ses aînés de respectivement onze et neuf ans. Antoinette décéda en 1915, à l'âge de 53 ans des suites d'une longue maladie, probablement affaiblie par sept grossesses dont quatre engendrèrent des enfants morts nés. Ma mère, seule fille, fut donc élevée et chouchoutée par son père et ses frères. Clovis était vannier de profession à la Loupe (Eure-et-Loir), lieutenant de sapeur-pompier bénévole et lieutenant de l'ouvetterie. Comme l'atteste l'extrait nécrologique reproduit ci-après, Clovis fut actif et dévoué pour sa commune.

.../...

Je ne sais rien des circonstances de la rencontre entre mes parents qui, probablement, eut lieu à Chartres.



Mes parents, Jules et Jeanne, à Chartres (?)

Quelques souvenirs de la guerre

En 1940, lors des bombardements du Havre par l'armée allemande, ma mère jugea prudent de quitter Honfleur. À cette époque, mon frère, jardinier au château de Vaux-sur-Aure, près de Bayeux, nous y accueillit, ma mère, ma sœur et moi, ainsi que nos voisins de palier, la famille Morel, composée d'un couple, de leurs quatre enfants et d'une grand-mère. Nous logions dans une petite dépendance inoccupée. De ce bref exode, je conserve essentiellement un souvenir olfactif, celui du feu de cheminée dont je découvrais l'odeur et qui me revient intact chaque fois que j'y pense. Quelques jours plus tard nous revenions à Honfleur.

Des amis pêcheurs nous fournissaient en poisson. Mon père élevait volailles et lapins. La culture de son jardin nous permettait d'avoir des légumes, notamment des rutabagas et des topinambours que j'appréciais moyennement. En cette période de vache maigre, une denrée reprit de la valeur : le mou, poumons de bovins, d'ordinaire réservé aux chats et aux chiens. Accommodé en ragoût avec du cidre et des pommes de terre, il constituait un mets relativement comestible, à défaut d'être goûteux. Pour l'habillement, ma mère et ma sœur disposaient des compétences propres à nous maintenir correctement vêtus : raccommodage, récupération, transformation de vêtements usagés...

Pendant l'Occupation, lors du couvre-feu, nous devions occulter nos fenêtres par des rideaux sombres ou de la peinture bleu foncé. Un soir, vers 22h00, on frappa à la porte. Ma mère ouvrit et se trouva face à deux soldats allemands. Les rideaux, que nous n'avions probablement pas bien tirés, laissaient passer un rai de lumière. Les soldats lui intimèrent l'ordre de faire en sorte qu'aucune lumière ne filtre à travers nos fenêtres. Durant quelques minutes, nous eûmes une belle frayeur...

En 1939, mon père âgé de 40 ans, n'était pas mobilisable. En revanche, en tant qu'homme valide, pour pallier l'absence des hommes, il fut requis par la mairie pour effectuer divers travaux d'entretien. Seule une partie des logements de la ville était équipée de fosse septique. L'autre moitié disposait de *tinettes*, sorte de grands seaux en zinc utilisés comme W.C., qu'il convenait de vider régulièrement. Mon père fut amené à effectuer ce travail peu ragoûtant. Dans les escaliers abrupts des étroites et hautes maisons honfleuraises, il arrivait qu'en descendant, quelques matières sortent malencontreusement des tinettes trop pleines, éclaboussant les marches, les murs et parfois le porteur. Réquisitionné également par les allemands, Papa effectua à plusieurs reprises des travaux de construction de blockhaus au Havre. Faute d'instituteurs en nombre suffisant, l'école était assurée de manière intermittente. Pour m'occuper, ma mère m'emmenait à la campagne. J'utilisais pour cela un petit vélo prêté par un voisin. Un

jour, alors que nous nous promenions Chemin des Moulineaux à Équemauville, ma mère me demanda d'abrégé la promenade. Elle devait rentrer de bonne heure pour régler quelques affaires avec mon père, qui revenait du Havre pour un bref passage. Je traînais, renâclant sûrement au-delà du raisonnable pour retarder le moment de rentrer. Lasse de mon manège, ma mère me sermonna durement pour que j'accélère le mouvement. Cela se traduisit certainement par une ou deux paires de claques.

Quelques jours avant la Libération, nous pouvions observer dans le ciel, des bombardiers revenant de mission et volant vers leurs bases britanniques. Pour effectuer l'aller et retour entre la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne, ils disposaient de réservoirs de carburant supplémentaires. Au retour, afin de s'alléger et de rentrer plus sûrement et plus rapidement, ils larguaient ces réservoirs dans la Manche, dès que possible. Quelques erreurs de jugement dans ces largages eurent de fâcheuses conséquences. Madame Gomet, une amie demeurant dans une maison proche, effectuait sa lessive dans sa cour. La lessiveuse bouillait sur un trépied au-dessus d'un feu. Un réservoir tomba tout près d'elle, s'enflamma instantanément, brûlant vive la malheureuse femme.

Honfleur fut libérée le 25 août 1944 par la brigade Piron de l'Armée belge. Espérant empêcher la progression des Alliés, l'artillerie allemande, postée de l'autre côté de la Seine, arrosait la ville d'un tir nourri. Un éclat d'obus traversa la fenêtre de la cuisine d'Arlette Greslebin, notre voisine du second étage, (dont le père, Edmond Roullier, avait été fusillé la veille par les Allemands). Elle abandonna promptement les tomates farcies qu'elle préparait. Ce jour fut le seul où ma mère consentit à descendre à la cave et à y affronter sa peur d'y mourir asphyxiée ou ensevelie. La jument *Mouvette*, que mon oncle Henri possédait pour effectuer les livraisons de charbon, logeait dans une écurie aménagée dans les entrepôts du Bassin Carnot. Ce même jour de bombardements incessants, mon père, attaché à cette jument, et inquiet pour elle, alla la chercher pour la mener dans un endroit moins exposé. Il l'installa dans un ancien relais de poste, chez Monsieur Bourgeois, rue de la Bavole. Le lendemain, il se rendit à l'écurie du Bassin Carnot pour constater les dégâts. Deux éclats d'obus étaient passés sous la mangeoire. Sans l'intervention de mon père, la jument aurait été tuée.

En août 1944, lors de la Libération d'Honfleur, je venais d'avoir 10 ans. Les troupes alliées s'installèrent dans la cour du Musée Boudin, juste sous nos fenêtres. Je ne pus qu'observer de la fenêtre l'animation que produisait cet évènement. Contrairement aux autres

gamins du quartier, contrairement aussi à ma cousine Suzette que son père emmena en ville et qui offrit des fleurs aux militaires, je n'obtins pas l'autorisation de quitter la maison. J'ai longtemps gardé en mémoire l'odeur des cigarettes anglaises, bien différente des odeurs de tabac "gris" fumé par mon père. Ma seule participation indirecte à la liesse populaire fut le chocolat fourré de menthe, récupéré auprès des soldats et que mon père nous rapporta. Je conserve de ce jour un très grand sentiment de frustration. Tout le monde était dans la rue, joyeux, content, libéré, pendant que je restais confiné à la maison.

.../...

Sous les drapeaux

En 1953, comme tous les garçons du canton âgés de 19 ans, je fus convoqué au Conseil de révision, à la Mairie d'Honfleur. Dans le plus simple appareil, nous y subîmes visite médicale, vérification d'identité et défilâmes devant tous les maires du canton qui purent constater que les futurs militaires étaient bien bâtis et bien proportionnés : de beaux gosses "*bons pour le service*" !

En 1954, nouvelle convocation, pour les *Trois jours* cette fois. Chaque futur militaire devait se rendre à la caserne de Guingamp pour une visite d'incorporation qui durait trois jours pleins, une sorte de "contrôle technique" avec, de nouveau, passage dans les bureaux, confection d'une fiche individuelle d'identité, visite médicale, conférences sur la vie militaire... Au demeurant, beaucoup de temps de perdu car, lors de mon incorporation, je subis les mêmes formalités à Marseille et à Philippeville !

Mardi 16 août 1955, jour de mes 21 ans et de ma majorité légale, j'exultais, j'étais enfin libre. Enfin, je le croyais. Une institution se chargea de me rappeler qu'il en allait autrement. Lorsque je rentrai déjeuner, ma mère me tendit un courrier, une "invitation" à passer quelque

temps, dix-huit mois, tous frais payés par l'État, sur la côte algérienne, au Camp Pehau, près de Philippeville (l'actuelle Skikda), au sein du Groupement parachutiste d'intervention (GPI), dépendant du 1^{er} Régiment de chasseurs parachutistes. La convocation m'ordonnait de rejoindre le Camp d'Auvours, près du Mans, le lundi 22 août. J'avais donc cinq jours pour faire mes valises et mes adieux. Le soir-même, je quittai la Société Générale. Pour m'éviter de prendre le train le dimanche soir et me permettre de rester une soirée de plus avec ma famille, Émile Leprou, le père de mon ami François, proposa de m'emmener le lundi matin de bonne heure à la gare de Mézidon. Mon père et mon frère m'accompagnèrent. Chez les Leprou, je trouvai les soutiens notamment de Philippe, de François et de leur sœur Monique. Outre la famille Leprou, qui me salua de la fenêtre, il y avait aussi une jeune et très jolie cousine parisienne de seize ans qui ne me prêta pas plus d'attention que je ne lui en prêtais : Gisèle. Et pourtant, c'était le commencement du piège...

Dans le train, je fis la connaissance de cinq conscrits en compagnie desquels j'allais passer tout mon service. Dès le mardi à 18h00, nous repartîmes du Mans, en train spécial militaire, direction Marseille, où nous arrivâmes le mercredi 24 à 21h00 (le TGV n'existait pas encore !). Pour gagner du temps (!), nous étions passés par Bordeaux, plus vraisemblablement pour embarquer des conscrits que pour nous offrir un circuit touristique !

À Marseille, nous fûmes hébergés dans un "sommptueux" logement à la caserne Sainte-Marthe. Le 25 août à 10h00, nous embarquâmes sur le *Président de Cazalet*, destination Philippeville. Nous y débarquâmes le 26 août à 6h00 du matin. Dès notre arrivée nous fûmes dirigés vers la Caserne Leclerc. Après une nouvelle visite médicale et de nouvelles formalités administratives, nous fûmes enfin habillés en militaire. Le 28 au soir, nous rejoignîmes en camion le camp Pehau, distant de neuf kilomètres. Dès notre arrivée, nous fûmes à nouveau soumis à des formalités administratives diverses, une énième visite médicale, des piqûres, un passage chez le coiffeur, spécialiste de la *boule à zéro*, une mesure d'hygiène. Nous étions sous le commandement de l'adjudant-chef Roche. Le camp Pehau était installé sur un plateau dominant la mer au nord, avec vue au sud sur la montagne. Nous logions dans des bâtiments de type bidonville, quelques bâtiments en dur abritant les cuisines, le casernement et l'armement.

Précédemment, le dimanche 14 août, nous avons appris par la radio, les massacres de français perpétrés près de Philippeville qui avaient fait une trentaine de morts. Autant dire que le moral de la famille n'était pas au beau fixe lorsque je reçus "l'invitation". Ces incidents expliquent aussi la rapidité à nous faire rejoindre cette région, précipitation qui nous fit arriver avec les mêmes effets personnels que nous portions à notre départ vers les

casernes françaises.

Encadrés par des parachutistes, anciens d'Indochine, nous commençâmes une instruction militaire musclée. Comme la plupart de mes camarades, je n'avais pas l'âme d'un parachutiste, mais je n'avais pas le choix. Pendant ces périodes de classe, je marchai beaucoup. Nous faisons parfois des marches de nuit, telle cette longue marche de trente-neuf kilomètres à 2h00 du matin, dotés d'un fusil MAS 36 (Manufacture d'armes de Saint-Etienne) à la crosse aluminium repliable.

Pendant la formation, nous effectuions des gardes de nuit autour du camp, ainsi que dans le bled et les fermes des alentours. En Algérie, il fait chaud le jour et froid la nuit. Un paysan nous offrait parfois du vin chaud et, au moment de la fabrication de l'eau de vie, un petit verre d'alcool fraîchement sorti de l'alambic, un breuvage raide et plutôt imbuvable, loin d'un bon *Calvados* !

Début septembre, un furoncle apparut sur ma nuque. L'infirmerie du camp commença à me soigner avec des compresses d'eau chaude, sans résultat. L'aide-soignant, clown dans le civil (!), me dit qu'il allait "*m'arranger cela*". À l'aide d'un petit bistouri, il incisa l'abcès. Je fus aussitôt soulagé et, trois jours après, plus rien n'y paraissait.

Il existait au camp, une punition réservée aux militaires pris en défaut. La punition *Tenue de campagne*

consistait à se rendre après la journée, à pied et de nuit, à la caserne Leclerc à Philippeville, le tout en tenue réglementaire et chargé d'un sac à dos d'une douzaine de kilos. Après une marche de neuf kilomètres, l'infortuné devait se présenter dans une tenue aussi impeccable qu'au départ, sous peine de recommencer la nuit suivante. L'aller-retour, inspections comprises, prenait au moins six heures. Pour un départ vers 20h00, cela signifiait au mieux un retour vers 2h00 du matin. Avec près de vingt kilomètres dans les jambes et trois ou quatre heures de sommeil, il va sans dire que les lendemains étaient difficiles... Les attentats de Philippeville mirent fin à cette pratique qui mettait en danger la vie des militaires, certes jugés indisciplinés, mais néanmoins français et utiles ! Comme l'armée n'est jamais à court d'imagination dans le domaine punitif, nos supérieurs eurent une autre idée. La nouvelle punition consista à creuser un trou individuel dans le sol et à y passer la nuit. Pour corser l'épreuve, il convenait de creuser tout en étant à plat ventre, comme en tant de guerre. J'ai expérimenté cette épreuve par deux fois. Durant la phase de creusement, les caporaux-chefs s'amusaient à tirer des balles à blanc juste au-dessus de l'infortuné pour l'inciter à rester couché.

Le 9 octobre 1955, nous eûmes droit à notre première permission et, de ce fait, la possibilité de nous rendre à Philippeville. Nous avions de l'entraînement à la marche et aussi la chance de pouvoir faire du stop. À l'arrivée,

nous fûmes récompensés d'un bon poulet/frites, de rab de frites, de vin rosé, de café et de pousse-café ! Une seconde permission nous fut accordée le 23 octobre.

Après cette première période d'instruction, je fus affecté à la caserne Leclerc de Philippeville pour un stage de saut de deux semaines. J'y appris la position à adopter pour sauter d'un avion, tomber au sol et rouler pour ne pas se blesser. Nous sautions d'une tour à parachutes d'une hauteur de cinq mètres. Installée à flanc de colline, elle rendait le saut plus impressionnant. La chute, ralentie par des harnais, simulait le saut depuis un avion. Nous étions une équipe de vingt paras (un *stick*), commandés par le sergent-chef Chiono, un légionnaire italien de 40 ans, de retour d'Indochine et moniteur parachutiste. D'un naturel bon vivant, il était intraitable dans la discipline. Avec lui, il fallait filer doux.

Le 10 novembre 1955, j'effectuai mon baptême de l'air, un premier vol d'accoutumance de vingt minutes, à bord d'un DC4, dans les conditions de largage. Comme mes camarades, je passai devant la porte ouverte afin de me rendre compte du déroulement du premier saut. Le 11 Novembre, nous défilâmes dans les rues de Philippeville et, le 21 à 11h20, j'embarquai pour mon premier saut, un SOA (saut ouverture automatique). En file indienne, accrochés par une sangle à l'intérieur de l'avion, nous nous dirigeons vers l'ouverture redoutée, l'esprit aussi vide que celui qui nous attendait. Anxieux,

impressionnés, nous avions tous peur. Devant moi se trouvait Galland, un camarade qui me dépassait d'une tête, si bien que, jusqu'au dernier moment, je ne vis pas le trou béant dans lequel j'allais devoir m'engouffrer. Je n'eus pas le temps de réfléchir ni d'hésiter et dus me lancer dans le vide à quatre-cents mètres au-dessus du sol. Quelques secondes plus tard, je sentis le rebond causé par l'ouverture automatique du parachute. L'esprit toujours aussi vide, j'étais simplement content d'avoir sauté. Après le bourdonnement des moteurs, le calme était impressionnant, apaisant.



Entre deux camarades de régiment.

Mon deuxième saut eut lieu le 22 novembre dans des conditions similaires. Le troisième saut, le 23 novembre, avait pour objectif l'essai d'un parachute ventral. L'opération ne fut pas concluante pour moi : n'ayant pas

lancé mon ventral suffisamment loin, les parachutes s'emmêlèrent, heureusement sans conséquence fâcheuse. Après un quatrième saut le 24 novembre, je sautai le lendemain avec arme et paquetage (fusil MAS 36, crosse repliée, et sac à dos de vingt kilos). Enfin, pour couronner un centième jour d'armée bien arrosé, j'effectuai mon sixième saut le 29 novembre et fus breveté sous le numéro 105447. Dans notre *stick*, il n'y eut ni refus de saut ni recalé. Pour des raisons de sécurité, les sauts de nuit, normalement indispensables à la validation du brevet, n'avaient plus cours.

À l'issue de cette formation, je fis mon paquetage direction Alger, pour être incorporé à la 10^{ème} DP (Division parachutiste). Cette division venait d'être créée pour regrouper la totalité des régiments parachutistes d'Algérie, dont beaucoup revenaient d'Indochine. Pour ma part, je fus affecté à la 60^{ème} Compagnie de quartier général, au Service trésorerie. La compagnie était commandée par le Capitaine Vitasse, lui aussi ancien d'Indochine, moniteur parachutiste et champion de France militaire de lutte gréco-romaine. Il était sympathique et jovial, mais, avec lui aussi, il valait mieux être discipliné. En cas de manquement au règlement, point de punition. Le capitaine tombait la veste et il fallait se mesurer à lui dans un pugilat ! Je n'eus fort heureusement aucun différend avec lui. Il me convoqua uniquement un jour pour me dire simplement

ceci : *"Breton, t'es un petit sauteur, méfie-toi, je t'ai à l'œil... File !"*. Le Service trésorerie était dirigé par l'adjudant-chef Bachelet, un brave type avec lequel j'entretenais d'excellentes relations. Mon travail consistait, avec un autre appelé, à gérer la présence et les soldes des ADL (Appelés durée légale) et des PDL (Plus que la durée légale).

De nombreux camarades eurent comme moi la chance d'être affectés dans les services administratifs, à l'armurerie, à l'infirmerie, au garage... et d'ainsi échapper au terrain. Restaient tout de même les tours de garde, les patrouilles, de jour comme de nuit, dans Alger et ses alentours. Nous fûmes encasernés provisoirement au quartier du Ruisseau, rue Azoulay, à Alger, dans une ancienne fabrique de cigarettes, près du petit village d'Hussein Dey, distant d'environ cinq kilomètres. Les dimanches de permission nous pouvions nous y rendre, pour nous distraire, lors de sorties autorisées de 9h00 à 17h30. Nous pûmes mettre à profit quelques permissions pour découvrir Alger et les plages environnantes. Avec la complicité d'un ancien d'Indochine, d'origine caennaise, Oliver Cheney, qui possédait une voiture et qui me prêta des vêtements civils, je découvris Tipaza, Sidi Ferruch... Le 13 décembre, malade, je consultai le médecin de la caserne d'Orléans et me retrouvai à l'infirmerie de garnison jusqu'au 19, pour une forte grippe, parait-il...

À Noël, les Algérois invitaient des militaires. Je me

retrouvai ainsi dans le quartier Belcourt, chez Monsieur et Madame Vambreuil, qui avaient un fils à l'armée, dans le bled, et une fille. J'y passai une excellente journée qui se termina par une messe de minuit obligatoire et un estomac lourd, plus guère habitué aux festins. Je retournai chez les Vambreuil une semaine plus tard, le 1er janvier 1956.

Le 22 mai 1956, nous déménagâmes à Hydra, sur les hauteurs, à six kilomètres du centre d'Alger. L'armée y avait réquisitionné un domaine de plusieurs hectares, aujourd'hui occupé par l'Ambassade de France. Le Général Massu installa son quartier général dans le château. Le domaine abritait également un service véhicules, une compagnie de transmissions et un peloton de commandos de l'air. Nous étions installés dans des bâtiments préfabriqués, à l'extrémité desquels se trouvaient quatre pièces. Dans l'une d'elles, étaient stockés cigarettes, savons, cirage... La pièce voisine, bureau du trésorier, était équipée d'un coffre contenant les espèces. Arguant du fait qu'il était risqué de laisser ces deux pièces sans surveillance la nuit, j'obtins d'y aménager ma chambre. Je pus ainsi profiter d'une plus grande intimité. Cette affectation me permit par ailleurs d'échapper provisoirement aux astreintes de gardes et de corvées.

Dans l'intervalle, entre l'obtention du brevet de para et mon affectation à Hydra, je refis deux sauts

d'entraînement. Par la suite, "j'oubliais" de m'inscrire sur les listes de sauts ou faisais coïncider ces jours avec des missions plus ou moins urgentes.... En l'occurrence, il m'arrivait d'être réellement obligé de porter leur solde à des détachements situés dans les alentours d'Hydra, à près de trente kilomètres de la caserne, des déplacements que j'effectuais sous bonne escorte.

.../...

Dès le début de l'année 1956, je m'acharnai à obtenir une permission. L'adjudant Bachelet me demandait de patienter. À partir de février, l'ambiance changea. À quelques signes (officiers préoccupés, véhicules repeints en jaune...), nous sentions qu'il se préparait quelque chose. J'obtins enfin une permission de quinze jours. Le 13 juin 1956, veille de mon départ, je pris le temps de passer mes consignes, de faire paquetage et valise, et surtout de m'offrir un bon gueuleton en ville avec mon copain Cheney. Le 14 juin à 10h00, soit dix mois après mon incorporation, je quittai Alger sur le *Ville d'Oran*. À Marseille, je pris un train pour Paris, puis un Paris-Lisieux, où j'arrivai le 16 juin à 3h10. Je demandai au conducteur d'un train de marchandises la permission de monter à bord. Mon statut de militaire en Algérie n'eut aucun effet. Il refusa catégoriquement. Je repris donc un train de voyageurs pour Caen. Devant la gare, j'avisai une camionnette qui distribuait les journaux sur la côte, jusqu'à Honfleur. Le livreur accepta de me prendre et,

c'est après un voyage sur des paquets de journaux, que j'arrivai à destination. Mes parents furent très surpris de me voir. En raison des évènements au Proche-Orient, les permissions étaient données avec parcimonie et pouvaient être annulées au dernier moment. J'avais préféré ne pas les prévenir de mon arrivée éventuelle. En Égypte, Nasser nationalisait le canal de Suez. Une opération montée avec la Grande-Bretagne et Israël était prévue pour reprendre le contrôle du canal. La 10^{ème} DP et la 7^{ème} DMR (Division mécanique rapide) pouvaient partir à tout moment. Trois vagues d'assaut étaient planifiées. En tant qu'administratif, je faisais partie de la troisième. En raison de cette opération, ma permission était plus ou moins suspendue... Cette trêve tant attendue passa bien vite en retrouvailles, en repas de famille, entre amis. Je repartis d'Honfleur le mardi 3 juillet.

.../...

Au cours de cet été 1956, les préparatifs d'un départ s'accroissaient, mais nous n'avions toujours pas d'informations sur la date et la destination. Des rumeurs circulaient : Lybie, Égypte, région de Constantine... Les permissions se faisaient rares, je ne pus sortir que deux fois en deux mois, le 15 août et le 9 septembre. Une nouvelle occasion de prendre l'air se présenta le samedi 29 septembre. Ce jour de la Saint-Michel, patron des parachutistes, nous défilâmes à Blida. Le lendemain, un grand méchoui fut organisé en forêt avec le général

Massu et son état-major. Le 4 Octobre, les opérations militaires démarrèrent. Ordre fut donné à une première vague d'assaut de prendre le contrôle de Port Fouad. L'armée égyptienne se replia immédiatement. Sous la pression conjointe des américains et des soviétiques, la deuxième vague fut bloquée à Chypre où elle faisait étape. La troisième vague ne partit tout simplement pas.

Le 14 octobre 1956, je pris ma première leçon de conduite en 4x4, en forêt. Je m'en tirai probablement mieux qu'un camarade qui embrassa un arbre et qui n'en fut pas félicité...

Le 16 octobre, mon régime de faveur prit fin. Mes supérieurs ne jugeaient plus utile ma présence de nuit dans les bureaux. Par ailleurs, des camarades étant partis pour l'opération "Égypte", notre effectif était très réduit. Je dus me résoudre à rejoindre le dortoir.

Le 25 décembre, les soldats rentrèrent enfin d'Égypte et de Chypre, après deux mois et demi de conditions de vie spartiates et un régime loin d'être sec... À Port Fouad l'eau étant impropre à la consommation – voire potentiellement empoisonnée – les soldats se désaltéraient au whisky ! Un camarade écrivit à sa femme : "*L'armée sombre dans l'alcool*". Le retour fut fêté dignement. Je passai ces fêtes avec les copains dans les brasseries d'Alger.

Le 1er janvier 1957, je déjeunai chez Ravel et dînai

dans l'un de nos repaires favoris, le restaurant *l'Arc-en-ciel* à La Redoute, un village voisin.

Le 23 janvier 1957, dans la perspective encore lointaine d'une démobilisation, on me confia un adjoint, un nommé Perez, nouvellement appelé sous les drapeaux. En ce début d'année, nous fûmes fréquemment consignés et patrouillâmes quasi quotidiennement dans les rues d'Alger. Le 12 mars, après cinq-cent-soixante-six jours d'armée, ma demande de permission pour Pâques, à la mi-avril, fut acceptée. Comme lors de ma première permission, dix mois plus tôt, je ne prévins personne et arrivai par surprise. Toutefois, pour m'éviter de traîner quatre heures dans la gare de Lisieux, je demandai à Roger de venir me chercher à la gare de Caen, et c'est donc à moto que j'arrivai à Honfleur.

J'ai consigné tous ces événements de ma vie de bidasse dans un carnet jusqu'au 8 avril 1957. Ce que je vais relater à présent est ce qu'il me reste en mémoire.

Le 14 juillet 1957, les troupes parachutistes d'Algérie défilèrent à Paris. Malgré la permission accordée aux participants, je refusai d'y prendre part. La préparation et la participation supposaient trop de rigueur et de contraintes. Ce même jour, la femme de Jean Ravel mit au monde un petit garçon, Patrick. L'événement fut bien évidemment arrosé comme il se doit. L'arrosage fut suivi quelques jours plus tard par le baptême auquel participaient, outre la famille, quelques camarades de la

compagnie : Bachelet, Montespan...

Les derniers mois de service furent longs, une routine entrecoupée de patrouilles et, parfois, d'arrestations un peu difficiles dans la casbah d'Alger. En 1957, les commerçants arabes étaient sommés par le FLN (Front de libération national) d'organiser un blocus en fermant leurs magasins. Notre rôle consistait à ouvrir les boutiques. Les agents du train venaient pour arracher les rideaux de fer avec leurs camions *GMC*. Nous devions également fouiller les femmes susceptibles de dissimuler, sous leurs amples vêtements, des explosifs destinés aux cafés ou autres lieux publics fréquentés par les Français. En août 1957, une bombe explosa dans la fosse d'orchestre du casino de la Corniche à Alger, faisant de nombreuses victimes. Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, hélas, qui justifia la bataille d'Alger. Les récents attentats en France ne sont que des copies de ce que nous subissions quotidiennement en Algérie...

.../...

Un nouveau départ en 1959

Fin août 1959, je pris la décision de quitter la Société Générale pour travailler chez un expert-comptable honfleurais. Le jour où je m'apprêtais à remettre ma lettre de démission, le directeur de l'agence m'informa que j'étais convoqué au siège à Paris. Ne sachant pas de quoi il en retournait, je gardai la lettre dans ma poche et acceptai de me rendre à Paris. La direction me proposait un poste à Alger. Les conditions étant satisfaisantes, j'acceptai, car j'aimais cette ville et j'y comptais encore quelques amis. Le 20 septembre 1959, je quittai Honfleur et une agence de dix employés pour une structure de cent-trente-deux personnes. L'accueil à Alger fut très bon. Je fus affecté au Service des visas qui comptait une vingtaine de personnes dirigées par Monsieur Gay, un métropolitain. Monsieur Gay était secondé par Madame Potet, une vieille femme acariâtre que je surnommaï rapidement *la Mère Pote*. Nos relations se limitaient au minimum professionnel. En revanche, je m'entendais bien avec une juive, Nelly Tordjmann, et une algéroise, Josette Mary, qui logeait près de chez moi à Bab El Oued.

Mon premier logement fut une chambre chez l'habitant, rue Ducos de la Hitte, à deux-cents mètres de mon travail. Le propriétaire était un tailleur qui travaillait

à l'ancienne, assis par terre, le tissu sur les genoux. Après quelques mois, je déménageai à Bab El Oued, où mon ami Happey m'avait trouvé une chambre à deux lits. La salle de bains et les toilettes étaient partagées avec les propriétaires, un jeune couple juif sympathique, leurs deux jeunes enfants et la grand-mère, une matrone un peu lunatique et méfiante.

Un samedi matin, levé à 5h00, je me préparai à partir pour Oran en avion, dans le but de rendre visite à mon ami François qui y effectuait son service militaire. Je sentis soudain une présence derrière la vitre de l'imposte de la porte de ma chambre. Devinez qui était derrière la porte que j'ouvris ?.. La grand-mère, debout sur une chaise ! Je lui demandai ce qu'elle voulait. Surprise, elle me raconta que le précédent locataire était parti sans payer. Aussi, veillait-elle au grain. Je passai ce dimanche avec mon ami François à Oran, un séjour malheureusement trop court pour découvrir la ville.

Mon logement, qui avait une vue sur l'avenue de la Marne, était situé à trois kilomètres du bureau. Je ne pris jamais les transports en commun. J'effectuais chaque jour cette distance à pied aller et retour et traversais une partie de la basse casbah. Les jours de beau temps, je passais par le front de mer.

Les jours s'écoulaient tranquillement. Je prenais mes déjeuners à la cantine de La Poste, à celle du Commissariat de Police, face à la Société Générale, ou

dans des restaurants qui vendaient des carnets de repas à prix réduits. Le soir, je dînais chez Joseph, au *Café de la Marne*, en face de mon appartement. L'établissement, situé à l'entrée de Bab El Oued, faisait également face à l'hôtel de la dixième région militaire.

Chose curieuse, nous étions dans ce café trois dénommés Breton, sans aucun lien de parenté. L'un était originaire d'Alsace. Ses ancêtres vinrent s'installer en Algérie, fuyant, comme beaucoup, les prussiens lors de la guerre de 1870. Le second était un parisien.

Joseph Nauroy, le tenancier du café, était marié à Suzanne. Le couple avait un fils, Georges, appelé Georgeot, et deux filles. L'aînée, Marcelle, mariée à François Catagnia, avait deux fils, Florian et Jean-François. La seconde, Jeannette, était maman d'une petite fille de 10 ans. Georgeot était célibataire. Je fus vite adopté dans cette famille. Suzanne était pour moi "Maman Nauroy". Le soir, je quittais ma tenue de banquier et, derrière le comptoir, devenais garçon de café, servant rosé, anisette, kémia... et les repas à table. Suzanne cuisinait dans le sous-sol où le couple et Georgeot couchaient en semaine, en compagnie de leurs trois ou quatre chats. Le dimanche, la mer leur permettait de s'aérer. Joseph et Suzanne étaient propriétaires d'une petite villa aux Bains Romains, une commune située à quinze kilomètres, en bord de mer. J'y allais parfois le dimanche et y passai mon dernier jour de l'année 1960 en

leur compagnie. Pour la petite histoire, lors de l'indépendance en 1962, comme beaucoup de pieds-noirs, la famille Nauroy jeta à la mer tout son mobilier, sa vaisselle et diverses affaires qu'elle ne pouvait emporter en métropole.

Je fis également un voyage à Sidi Bel Abbès. Hubert Moreau, le directeur de l'agence locale de la Société Générale, était un ancien directeur d'Honfleur avec lequel j'avais travaillé dans les années 1958/59. Il était marié, père de deux garçons et d'une fille. Je pris à nouveau l'avion d'Alger à Oran, puis un bus jusqu'à destination. Unique blanc dans un car rempli de musulmans, je n'étais pas très à l'aise... En 1960, les français n'avaient pas trop la côte. Au terme d'une excellente journée en compagnie d'Hubert et de sa famille, par prudence, il préféra me ramener en voiture à Oran.

Il m'arrivait également de me rendre le dimanche à Maison Carrée, pour assister aux courses hippiques et parier.

Au printemps 1960, je revins en France pour le mariage de Françoise Breton, l'une de mes trois cousines germaines du côté Breton, les deux autres étant Suzette et Paulette. La première ne semblait pas décidée à convoler. La seconde profita de ce que j'étais au service militaire pour se marier. Je ne voulus pas rater le mariage de la troisième. Le vendredi soir, après mon travail, je pris

l'avion, direction Orly. Arrivé de nuit, je n'eus un train pour Sargé-sur-Braye que le lendemain. Je ne me souviens pas de l'endroit où je dormis. J'arrivai le samedi matin pour la cérémonie à l'église. La mariée était belle et la journée très réussie. En fin d'après-midi du dimanche, je retournai à Paris et repris l'avion postal qui me ramena à Alger. À 8h00 le lundi, j'étais de retour au bureau après un week-end harassant.

Malgré les événements, le directeur de la Société Générale d'Alger exigea et obtint du siège parisien un budget pour effectuer des travaux de modernisation des locaux. Nous entrâmes alors dans une période de déménagements successifs des services, au gré de l'avancement des travaux. Tout cet important investissement financier serait perdu lorsque deux ans plus tard nous quitterions l'Algérie.

Je fus muté au service du portefeuille dirigé par une demoiselle de 50 ans, Mademoiselle Cuny, originaire de Nice. Le service était composé d'une quinzaine d'employés qui travaillaient dans une bonne ambiance générale. Je me souviens particulièrement d'Évelyne, une jeune fille prolongée, à deux ans de la retraite, qui devint une amie. Plus tard, elle nous offrit, pour Luc, un bavoir tout en broderie maghrébine.

À la Société Générale, l'encadrement était métropolitain, les agents, pieds-noirs et, progressivement, arabes. Il y avait parfois des tensions entre les trois

ethnies. Entre métropolitains et arabes, cela se passait assez bien, mais ces derniers se montraient plus arrogants avec les pieds-noirs. L'indépendance était bien en marche... Pour ma part, je n'eus pas de problème particulier, même si parfois, avec mon collègue et copain Mohamed, nous avions des mises au point. Je lui faisais notamment remarquer que nous étions en France, et qu'il fallait par conséquent s'exprimer en français et non pas en arabe. Le soir, je suivais des cours de banque à l'agence et, en raison du couvre-feu, rentrais avant 21h00. Il m'arrivait parfois de sortir avec mon ami Claude Happey, en fonction de son service de chauffeur du Général Massu.

Vacances 1960, le piège...

En 1960, j'obtins mes vacances du 16 août au 4 septembre. Le vendredi 12 août, je pris place dans une Caravelle qui m'emmena d'Alger à Orly, puis le train pour Honfleur où j'arrivai le 13 à 10h00. À nouveau, mes parents eurent la surprise de me voir débarquer sans crier gare. Les vacances s'annonçaient tranquilles, faites de moments de détente et de retrouvailles avec ma famille et mes amis. En fin de matinée, je me rendis chez mes amis Leprou, où m'attendait un piège. Gisèle vous a raconté la suite...

Le 5 septembre, de retour à Alger, après ces merveilleuses vacances et la rencontre inattendue avec l'amour de ma vie, je me sentis un peu seul. Chez Joseph, je dus rendre compte du déroulement de mes vacances. J'annonçai bien sûr ma "bonne fortune". Chacun en fut réjoui et nous arrosâmes la nouvelle comme il se doit. Mon travail ne changeait pas, mais mon esprit était resté en métropole. J'avais de surcroît un travail supplémentaire, celui d'écrire à une nouvelle correspondante exigeante. Face à l'avalanche épistolaire, il fallait bien répondre.

À l'automne, je m'attelai à rédiger une lettre aux parents de Gisèle pour mener à bien notre projet, à savoir la venue de Gisèle à Alger à Noël. Il fallait me présenter et surtout exposer ma/notre requête, en faisant attention

aux fautes d'orthographe et surtout à la façon de rédiger. J'allais passer devant des juges redoutables et il me fallait réussir cet examen de passage. L'entreprise se solda par un demi-échec et, donc, par un demi-succès ! La visite de Gisèle à Alger semblait prématurée et risquée aux yeux de ses parents, mais j'étais invité à Stains pour Noël. Je n'avais donc pas totalement réussi à l'écrit, mais j'étais admis à un oral où j'allais devoir montrer le meilleur de moi-même. C'était certes une épreuve de plus, mais pour une bonne cause, alors cela ne m'effrayait pas plus que cela ne me stressait. Il me fallait néanmoins accomplir une tâche assez difficile : trouver des cadeaux pour ses parents, dont j'ignorais à peu près tout. Pour ses frères, encore des enfants, c'était plus facile. Gisèle vous a aussi raconté mon court séjour à Stains à Noël 1960. De retour à Alger, heureux de ces moments passés dans la famille de Gisèle et de la perspective de réunir nos deux familles à Pâques 1961, je me remis au travail avec entrain.

En France, nos deux familles avaient de l'ouvrage pour préparer les festivités. Je devais moi aussi me démener pour trouver un logement. Je ne me souviens plus de la façon dont je m'y pris, quels furent les réseaux que j'activai (banque, armée, café ?..), toujours est-il que je dénichai un studio à El Biar, un petit village distant d'Alger d'à peine dix kilomètres. Ce n'était qu'un studio d'un peu moins de 15 m², situé au troisième étage, avec un balcon donnant sur la campagne, composé d'une

chambre, d'une douche, de toilettes. C'était un peu étroit, mais agréable et certainement provisoire. Je me mis ensuite en quête d'une voiture. À la suite de nos échanges épistolaires, Gisèle et moi avons porté notre dévolu sur une *Panhard 17*, une voiture bruyante, mais dont la ligne nous plaisait bien. La production en étant malheureusement arrêtée, notre choix se porta finalement sur une *Simca Étoile 6*, à la carrosserie blanche et au toit rouge, une voiture à la mode. Gisèle vous a raconté la mésaventure concernant l'acquisition de cette automobile. En dehors de ces préparatifs, je pensais aux bouleversements que j'avais causés. À Stains, tout le monde aurait pu reprendre, en raison de mon irruption dans leurs vies, les paroles d'une chanson qui restait à écrire : "*Comme un Ouragan... qui a tout emporté*". J'étais un intrus.

Ma vie reprenait son cours normal, si ce n'est qu'en février 1960, je perdis mon ami Happey. Son patron, le général Massu, ayant déplu au général de Gaulle lors du putsch des généraux, avait été démis de ses fonctions et mis en disponibilité avant de rejoindre Metz quelques mois plus tard.

Je pus partir en congés (congrés annuels et pour mariage) le 12 août 1961. Ma vie de célibataire s'achevait. Notre vie commune fera bientôt, je l'espère, l'objet d'un prochain récit commun. À suivre donc...



Vers le futur

Postface

Après avoir travaillé sur les généalogies familiales, nous souhaitions rédiger cette biographie. La tâche ne fût pas facile : très peu de documents, peu d'éléments directs transmis, nos parents et grands-parents sont bien sûr décédés et nous ne disposons d'aucun témoignage oral de nos oncles et tantes. Nous sommes néanmoins arrivés au bout de ce que nous nous étions fixés. Nous espérons avoir donné une image assez fidèle de nos ancêtres et d'autres personnes de la famille.

Les périodes contemporaines furent en revanche plus aisées. Nous avons volontairement omis certains faits ou circonstances pour ne blesser personne et tenté d'être objectifs, au plus près de la vérité. Il valait mieux passer sur certaines choses... Comme dit le proverbe, *"toute vérité n'est pas bonne à dire"*.

Quelques erreurs ont pu se glisser. La mémoire n'est pas toujours *"au top"* quant aux lieux, aux dates...

Nous prévoyons de rédiger une suite qui concernera notre couple et la famille que nous avons fondée. Presque soixante années à raconter ! Aussi espérons-nous avoir une durée de vie suffisamment longue et la tête suffisamment solide pour y parvenir. La rédaction en est entamée. Irons-nous jusqu'au bout ? Heureusement, nous comptons sur nos descendants pour la suite. Nous les en remercions d'avance.

p.1 Préambule

Gisèle

p.5 La famille Morel

p.13 Georges, mon père

p.21 La famille Thiron

p.23 Odette, ma mère

p.29 Odette et Georges

p.35 Alain, mon frère

Une enfance complice, trop vite écourtée

p.47 Née en Normandie, pour cause de guerre

p.51 Enfance et adolescence

p.57 Stains, dans le "9.3"

p.65 Ma vie professionnelle

p.69 Gérard

p.75 Thierry

p.79 La vie quotidienne à Stains

p.85 Dernier acte d'une époque

Claude

p.111 Les ancêtres Breton

p.117 Les ancêtres Michelot

p.129 Mes racines

p.139 Roger

p.145 Odette

p.151 Une éducation rigoureuse

p.163 27 mai 1945, ma communion

p.169 Fêtes diverses

- p.177 Quelques souvenirs de la guerre
- p.183 École à Honfleur
- p.187 Entrée dans la vie active
- p.193 Sous les drapeaux
- p.211 Liberté ! Et retour à la vie active
- p.215 Un nouveau départ en 1959
- p.221 Vacances 1960, le piège...
- p.225 Postface
- p.227 Annexes